

DÉSATURER L'ESPRIT

Pierre Steiner

**DÉSATURER L'ESPRIT**  
Usages du pragmatisme

Questions théoriques  
collection SAGGIO CASINO

## INTRODUCTION

*La grande force du pragmatisme, c'est d'avoir été éclipsé pendant près de trente ans ! Alors que les personnalités les plus importantes de la philosophie analytique et de la philosophie continentale ont ou bien enjambé les deux moitiés du XX<sup>e</sup> siècle, ou bien prolongé dans la seconde moitié du siècle les grandes lignes de pensée de la première moitié.*

Joseph MARGOLIS<sup>1</sup>

L'une des contradictions du pragmatisme serait d'être une philosophie vraie mais qui, en définitive, ne marche pas<sup>2</sup>, qui ne serait donc utile à personne<sup>3</sup>, ou qu'il ne faudrait à la rigueur utiliser

- 
1. Joseph Margolis, *Pragmatism's Advantage. American and European Philosophy at the End of the Twentieth Century*, Stanford University Press, 2010, p. 36.
  2. Sidney Morgenbesser, cité par Bernard Williams, *Truth and Truthfulness*, Princeton, Princeton University Press, 2002, p. 285.
  3. « The great weakness of Pragmatism is that it ends by being of no use to anybody ». T. S. Eliot, « Francis Herbert Bradley » (1926), repris dans ses *Selected Essays*, Faber & Faber, 1932, p. 454.

que lorsqu'elle fonctionne<sup>4</sup>. Ces bons mots évaluent la portée alléguée du pragmatisme à son *utilité*, en cohérence – pense-t-on – avec la valeur première de cette philosophie : l'utilité, justement. Pourtant, le pragmatisme n'est pas une forme d'utilitarisme : il naît avant tout en tant que *théorie de la signification*, qui rapporte la signification d'un énoncé, d'une pensée ou d'un concept à ses conséquences sur la conduite humaine. Si James fut le premier à parler de *pragmatisme* dans un texte publié en 1898, il revient à Peirce d'avoir proposé, plus de vingt ans auparavant, une maxime dite *pragmatique*, que l'on s'accorde généralement à voir comme signant l'acte de naissance du mouvement pragmatiste. Cette maxime fut formulée dans la *Revue philosophique*, en 1877 :

Considérer quels sont les effets pratiques que nous pensons pouvoir être produits par l'objet de notre conception. La conception de tous ces effets est la conception complète de l'objet<sup>5</sup>.

Il s'agit moins, pour Peirce, de naïvement *réduire* les produits de la pensée à la *factualité* de l'action, de la pratique ou aux *sense data* de l'expérience que de *développer* et d'*associer* (Peirce parle tantôt de *considérer*, tantôt de *concevoir*, et non pas d'*observer* ou de *décrire*) ces concepts aux *possibilités* qui *seraient* produites par leur objet dans certaines circonstances, et, surtout, aux conséquences de leur usage dans la conduite. La théorie de la signification qui inaugure le pragmatisme, chez Peirce, en appelle donc davantage aux usages possibles d'un concept ou d'un mot qu'à leur utilisation cloisonnée. Ces usages ne sont pas d'abord ou seulement linguistiques : ils sont expérimentaux et comportementaux.

4. Ian Hacking, *Mad Travelers*, Charlottesville, University Press of Virginia, 1998, p. 93.

5. *The Collected Papers of Charles Sanders Peirce*, édités par Charles Hartshorne et Paul Weiss (vol. 1-4), et Arthur W. Burks (vol. 7-8), Cambridge (MA), Harvard U. P., 1931-1958, ici vol. 5, § 402.

Cette inspiration et cette exigence fondamentales du pragmatisme se retrouvent dans le présent ouvrage, en portant sur le pragmatisme lui-même.

Les *usages* du pragmatisme que je propose ici souhaitent se distinguer de ses *utilisations* les plus récentes et, peut-être, les plus répandues et les plus attendues. L'utilisation consiste à dégager et à exploiter les ressources du pragmatisme en tant que moyens, afin de répondre à des fins déjà fixées et extrinsèques au pragmatisme, par exemple des problèmes philosophiques dont l'évidence serait d'emblée acquise. L'usage ne répond pas ou plus à cette logique d'instrumentalisation du pragmatisme : il s'agit plutôt de suivre et de développer ce que nous ont légué les pragmatistes, en travaillant sur les *conséquences* de leurs travaux, et en rencontrant notamment leur radicalité critique. S'il s'émanche d'une logique *historienne* qui figerait ou épuiserait le pragmatisme dans ce qui *a été pensé* (et qu'il conviendrait d'exhumer avant d'ensuite l'appliquer), au profit d'un *historicisme* renouvelant nos *possibilités de pensée*, l'usage du pragmatisme peut s'accompagner de l'invention de nouvelles fins et de nouveaux horizons. Le contexte contemporain dans lequel le pragmatisme peut déployer ses usages n'est pas un ensemble de questions auquel il devrait s'adapter, mais un contexte à inventer. Que le pragmatisme est moins une théorie *utilisable* qu'une attitude, c'est quelque chose que James suggérait déjà en 1907 :

La méthode pragmatique ne fait pas signe vers des résultats particuliers, mais seulement vers une attitude d'orientation. L'attitude de détourner les yeux des premières choses, des principes, des « catégories », et des nécessités supposées ; et l'attitude de regarder vers les résultats, les conséquences, et les faits<sup>6</sup>.

6. William James, *Pragmatism: A New Name for Some Old Ways of Thinking*, 1907, chap. II.

Sans succomber donc à la facilité de l'utilisation d'un pragmatisme *déjà pensé* qu'il ne resterait qu'à appliquer à des problèmes *déjà donnés*, cette attitude s'exercera ici sur *ce que le pragmatisme nous permet de faire à propos de l'esprit, et plus précisément à propos de nos manières de parler et d'agir à partir du concept d'« esprit »*. Désaturer *l'esprit* : les idées défendues ici portent en définitive moins sur une hypothétique *nature* de l'esprit qu'il conviendrait de désencombrer d'inutiles appareils que sur nos usages du concept d'esprit, aussi bien dans nos pratiques scientifiques et philosophiques que dans les formes de vie qui abritent ces pratiques. L'attitude pragmatiste ne nous invite pas seulement à désubstantialiser l'esprit, en l'allégeant de charges et de pouvoirs constituants, au profit d'une prise en compte des transactions entre l'organisme et l'environnement, transactions médiatisées par des signes, des normes et des outils. Elle consiste *aussi* à nous amener à réfléchir sur les circonstances de l'usage du concept d'esprit, notamment dans nos pratiques de reconnaissance de sa présence chez nos congénères. Ces circonstances et ces usages permettent de considérer sous un autre jour les promesses du modèle de l'esprit comme siège d'une intentionnalité intrinsèque, d'une conscience, de l'identité personnelle, ou encore d'une responsabilité qu'il suffirait de naturaliser pour rafraîchir et inspirer la philosophie morale, l'esthétique et les sciences sociales. Les assauts et les critiques répétées contre le naturalisme réductionniste, l'internalisme, le représentationnalisme et l'individualisme n'exonèrent pas les philosophes pragmatistes d'une réflexion plus générale sur le sens des problèmes auxquels ces thèses prétendent répondre. De nombreuses tentatives d'utilisation du pragmatisme ont été récemment proposées en philosophie de l'esprit et en sciences cognitives, mais en le transformant souvent en caution ou en précurseur de critiques contemporaines de l'orthodoxie cognitiviste<sup>7</sup>. Ces utilisations interrogent peu les

7. Je pense ici en particulier aux travaux de Mark Johnson, Jay Schulkin, Shaun Gallagher, John Shook et Tibor Solymosi.

fins et les valeurs premières de ces sciences cognitives : théoriser la nature de la cognition, conçue comme processus ou ensemble d'activités sous-tendant nos comportements moraux, linguistiques, esthétiques, ou sociaux. Dans plusieurs des études à suivre, en me basant notamment sur ce que nous *faisons* lorsque nous parlons d'esprit ou de pensée, je propose au contraire de reconsidérer l'idée même de cognition, le principe d'une réalisabilité matérielle de l'esprit, ou le privilège d'un usage référentialiste des concepts mentaux et cognitifs. Les usages du pragmatisme que je propose nous amènent à prêter attention à nos emplois des concepts et des vocabulaires psychologiques, et pas seulement à discuter les limites des modèles de l'esprit et de la cognition valorisés et travaillés par les démarches naturalistes contemporaines. Pour paraphraser ce qu'écrivait Monroe Beardsley à propos de l'esthétique<sup>8</sup>, il n'y aurait probablement pas de *problèmes* en philosophie de l'esprit si nous ne *parlions* pas d'esprit.

Encore présente aujourd'hui (je viens de prendre l'exemple de la philosophie de l'esprit), cette tendance à privilégier l'utilisation du pragmatisme par rapport à son usage, ou tout simplement à ne pas différencier les deux, peut partiellement s'expliquer par une insuffisance de la tradition pragmatiste elle-même : ses difficultés à penser ce qu'est un *instrument* ou un *outil*. Pour le pragmatisme, les théories, les principes, les propositions sont des instruments d'action, et non pas des représentations d'une réalité donnée. Mais ce déplacement génère de nouvelles ambiguïtés lorsqu'il n'est pas prolongé ou accompagné par une réflexion sur la nature des instruments, ou lorsqu'il présuppose un modèle utilitariste de l'instrument. Si l'on est attentif au fait que les instruments, outils, dispositifs et artefacts techniques ne sont pas des moyens de réalisation de fins ou de projets déjà donnés, mais ouvrent, habilitent ou constituent plutôt de nouvelles fins

8. Monroe Beardsley, *Aesthetics. Problems in the Philosophy of Criticism* (1958), 2<sup>e</sup> édition, Indianapolis, Hackett, 1981, p. 1.

d'action<sup>9</sup>, alors les dimensions instrumentales des théories et principes pragmatistes doivent elles aussi nous amener à imaginer et à formuler de nouvelles manières de faire et de penser. À la recherche fondationnelle des *conditions de possibilité* de la pensée, du langage ou de l'action, conditions détachées de la contingence de nos formes de vie, le pragmatisme doit substituer l'invention et l'examen de nouvelles *possibilités conditionnées*<sup>10</sup> d'action, d'évaluation, d'invention et de conceptualisation des problèmes locaux (conceptuels, théoriques, voire sociétaux) qui prennent place au sein de notre champ d'expérience. Ces problèmes peuvent aussi, bien entendu, être dépassés ou abandonnés. Pour reprendre les mots de Richard Shusterman, la philosophie se fait alors moins *fondationnelle* que *transformationnelle*<sup>11</sup>.

Les trois premières études dessinent les contours d'une approche *post-ontologique* de l'esprit et de la cognition. Plus précisément, il s'agit d'une approche *déontologique* (dé-ontologique et normative) : elle nous invite à renoncer à concevoir l'esprit et la cognition comme des *faits*, qu'il s'agisse d'entités, d'objets ou de processus, pour privilégier leur compréhension et leur description à partir de nos usages conceptuels et de nos pratiques normatives. Cette approche déontologique se déploie ici à partir des œuvres de Rorty, de Brandom et de Wittgenstein.

La première étude porte sur une dimension généralement méconnue de l'œuvre de Richard Rorty, développée dès ses premiers travaux antérieurs à *L'Homme spéculaire* : une philosophie de l'esprit s'efforçant davantage d'analyser les usages de nos vocabulaires mentaux qu'à chercher une marque propre à l'esprit, indépendamment de nos vocabulaires. Désaturer l'esprit, chez

9. Je développe ce point dans « Philosophie, technologie, cognition : enjeux et perspectives », *Intellectica*, n° 53, 2010/1, p. 7-40.

10. *Conditionnées* parce que toujours *contextuelles et contingentes*.

11. Richard Shusterman, *Sous l'interprétation*, trad. J.-P. Cometti, Combas, L'Éclat, 1994, p. 80.

Rorty, c'est le ramener à nos usages du concept d'esprit : cette désaturation s'accompagne d'une insistance sur la pluralité et la contingence de ces usages. Cette désaturation s'applique *aussi* à la conscience, encore trop souvent encensée aujourd'hui comme un mystère qui résisterait à ce que nous pouvons dire à son sujet. La marque du mental, s'il y en a une, réside alors avant tout dans la particularité des circonstances d'usage de certains types d'énoncés. Accepter la contingence de nos usages des concepts mentaux, c'est accepter qu'ils puissent changer, mais aussi être éliminés. Même s'il est pratiquement implausible, la possibilité théorique de l'éliminativisme suffit pour se convaincre de la non-nécessité des théories dualistes ou matérialistes classiques concernant l'esprit. La cohérence et l'originalité de cet éliminativisme thérapeutique proposé par Rorty sont généralement superbement ignorées par celles et ceux qui se réclament du pragmatisme, en partant du présupposé que ce que Rorty a pu écrire *avant* la fin des années 1970 ne présente qu'un intérêt mineur, car relevant d'une philosophie analytique et non pas encore « néo-pragmatiste » ou « post-analytique ».

*Aucun* vocabulaire, pas même le vocabulaire intentionnel, ne possède de spécificité ou de privilège philosophique pour Rorty : l'étude aboutit alors à la formulation d'une tension entre cet antiessentialisme radical et une position plus nuancée qui soutient que pour que son comportement soit descriptible par le vocabulaire intentionnel, il est *important* qu'une créature soit capable de faire certains usages des vocabulaires : des usages *inférentiels*. L'usage n'est pas alors seulement ce qui se fait, mais ce qui *doit* être fait pour qu'il y ait vie de l'esprit. Cette vie de l'esprit ne préexiste *pas* aux vocabulaires dont nous faisons usage, mais elle ne s'y limite pas non plus. Des concepts comme ceux de « jugement » ou de « croyance » qualifient des dispositions comportementales (et pas seulement linguistiques) inférentielles. Ce que nous sommes disposés à faire avec des vocabulaires ou à partir d'eux ne s'épuise pas dans l'effectivité de ces vocabulaires.

La deuxième étude explore cette dernière voie insistant sur les dimensions normatives des comportements intentionnels, principalement à partir d'un usage de l'œuvre de Robert Brandom, qui constitue probablement l'une des reprises et des continuations contemporaines les plus ambitieuses et les plus systématiques du pragmatisme. Après avoir clarifié de quel pragmatisme il s'agit, et après avoir mis au jour quelques ambiguïtés et insuffisances de la critique brandomienne du représentationnalisme, je propose d'exploiter les ressources de l'inférentialisme normatif et social de Brandom afin de délimiter les conséquences d'une philosophie déontologique de l'esprit pour les épisodes mentaux conceptuels. Cette philosophie déontologique émancipe notamment l'externalisme social de la logique d'une *réalisabilité* de l'esprit dans la matière (dans des véhicules). Une philosophie déontologique ne remet pas en question la *réalité* de l'esprit : elle prend congé du principe suivant lequel cette réalité de l'esprit relèverait de sa *réalisation* ou de sa *réalisabilité* dans des faits qui ne dépendent pas de ce que nous faisons. La figure de l'homme comme créature normative permet plus précisément de médiatiser sous un nouveau jour les relations qui existent entre les épisodes mentaux conceptuels et les événements cérébraux ; l'originalité de cette médiation est alors définie par ses effets dans les débats classiques sur la causalité mentale.

Reste à développer la possibilité d'une telle approche déontologique pour la cognition elle-même, au sens où souhaite l'entendre les sciences cognitives. C'est la philosophie de la psychologie de Wittgenstein qui me sert ici d'inspiration et de point d'appui pour répondre à cette exigence de complétude. Wittgenstein n'était pas à proprement parler un philosophe pragmatiste. D'une part, parce qu'il est toujours délicat de faire de son travail un travail positivement philosophique, d'autre part, parce que de nombreux aspects de son œuvre – et de sa personnalité – semblent difficilement relever d'un pragmatisme, sans compter qu'il a lui-même exprimé ses réticences par rapport au pragmatisme, qu'il concevait étroitement comme une philosophie

de l'utilité<sup>12</sup>. Pourtant, parce qu'il n'est pas *globalement* pragmatiste, le travail de Wittgenstein permet de radicaliser *certain*s aspects du pragmatisme. Je me concentrerai sur les relations entre ce qu'on appelle « cognition » et le modèle général du *processus* ou de l'*activité*. Il pourrait être tentant, pour un pragmatiste, d'externaliser la cognition en conservant l'idée qu'elle est un type d'activité, sous-tendant peut-être les dispositions inférentielles à partir desquelles les épisodes mentaux conceptuels sont attribués et reconnus. La philosophie de la psychologie de Wittgenstein, de par son attention portée à nos usages des concepts psychologiques, permet d'envisager d'autres possibilités que celle de la cognition comme activité, cette dernière possibilité étant partagée aussi bien par les approches classiques que par les approches dites « révolutionnaires » en sciences cognitives aujourd'hui, celles-ci se réclamant d'ailleurs de plus en plus du pragmatisme... et de Wittgenstein. De manière peut-être plus poussée que les pragmatistes, Wittgenstein considérerait que les problèmes liés à l'esprit sont avant tout des problèmes concernant les usages des concepts psychologiques. Pour autant, l'esprit ne devient pas un mot, car les usages et jeux de langage wittgensteiniens sont inséparables de *formes de vie* qui en conditionnent la possibilité et le développement. L'accord dans l'usage de nos concepts n'est pas un accord *entre* opinions, mais un accord *dans* les formes de vie. L'indétermination et l'imprévisibilité du comportement humain constituent des motifs fondamentaux dans ces formes de vie, motifs qu'une philosophie qui se voudrait *systématiquement* pragmatiste échouerait peut-être à voir dans toute leur importance. Si un phénomène, dans nos formes de vie, relève de ce que les sciences cognitives appellent « cognition », il s'agit avant tout de l'*expressivité* comportementale, issue notamment de cette indétermination et de cette

12. *Remarques sur la philosophie de la psychologie*, I, trad. G. Granel, Mauvezin, T'ER, 1989, § 266 ; et *Recherches philosophiques*, II, section X, trad. Fr. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004.

imprévisibilité. Cette expressivité devient la figure première de la vie de l'esprit, dont la grammaire se désolidarise alors de celle des états et des processus corporels. Ici aussi, je m'émanciperai des travaux classiques sur la philosophie de la psychologie de Wittgenstein qui limitent bien souvent les sciences cognitives au programme de recherche cognitiviste, sans prendre en compte les nouveaux modèles de la cognition qui peuvent se prétendre proches de Wittgenstein et du pragmatisme – nouveaux modèles dont il faut examiner et évaluer précisément les aspirations.

Deux études sur John Dewey clôturent l'ouvrage. Elles entretiennent des relations de continuité fondamentales, et exemplifient ensemble une autre dimension des usages du pragmatisme qui sont proposés dans ce livre : ces usages, ici, ne concernent pas les *conséquences* du pragmatisme, mais plutôt les *circonstances* de son élaboration. Ces deux études s'attachent à décrire, à analyser et à problématiser les circonstances historiques et philosophiques de l'usage effectué par John Dewey de certaines définitions et représentations issues des sciences naturelles pour reconcevoir les phénomènes mentaux et, plus largement, l'intelligence expérimentale. La première étude présente l'originalité et la complexité des réflexions deweyennes sur l'esprit, en relation notamment avec les notions de qualité et de situation, et sa philosophie sociale. Les pouvoirs de l'esprit ne relèvent pas de substances ou d'entités localisées quelque part, mais de nos manières d'agir en situation : cet *adverbialisme* – dont on peut d'ailleurs retrouver certains aspects chez Wittgenstein – est notamment discuté et détaillé, constituant peut-être l'un des traits définitoires du pragmatisme<sup>13</sup>. Après avoir rappelé la généalogie deweyenne du problème corps-esprit, j'insiste sur les relations d'articulation mutuelle qui existent entre ces réflexions sur l'esprit et le souhait fondamental de la philosophie de Dewey de contribuer à l'avènement d'une intelligence

13. Comme le remarque Joseph Margolis (*Reinventing Pragmatism. American Philosophy at the End of the Twentieth Century*, Ithaca/Londres, Cornell U.P., 2002, p. 20).

expérimentale, intelligence en mesure de faire une différence dans la crise rencontrée par la culture à l'époque de Dewey.

Dans la deuxième étude, les usages deweyiens des vocabulaires ayant trait aux phénomènes mentaux sont situés et questionnés par rapport aux enjeux, aux ressources et à la singularité de la démarche scientifique, telle qu'un pragmatiste comme Dewey pouvait se la représenter au début du xx<sup>e</sup> siècle. Sans remettre en question l'opportunité du modèle deweyien de l'enquête pour notre culture et sans assimiler la philosophie des sciences de Dewey à une forme de positivisme, je défends l'idée qu'il est peut-être inutile et, en définitive, contradictoire pour le pragmatisme d'indexer les dimensions expérimentales de l'enquête à un modèle quelque peu autonomiste de la démarche scientifique, présupposant que cette dernière repose sur *une* méthode qui serait apparue au xvii<sup>e</sup> siècle, et dont les effets techniques et technologiques seraient susceptibles d'une multiplicité ouverte d'usages. À l'encontre de ce qu'affirme Dewey, je soutiens notamment que la technique est d'autant constituante de nos formes de vie qu'elle est constituée – socialement, politiquement et culturellement –, si bien qu'il devient délicat d'en faire un opérateur de transformation unidirectionnelle de nos fins et de nos valeurs.

On redécouvre aujourd'hui la philosophie des sciences de Dewey<sup>14</sup>, qui était l'une des principales philosophies des sciences aux États-Unis avant la Seconde Guerre mondiale et le développement institutionnel du positivisme logique. On s'intéresse à ses résonances contemporaines, mais il faut aussi constater et problématiser ce qui pourrait nous en séparer. À la différence d'une utilisation, un usage du pragmatisme peut nous amener à

14. Voir les travaux de Peter Godfrey-Smith (« Dewey and the Subject-Matter of Science », in J. Shook et P. Kurtz (eds.), *Dewey's Enduring Impact*, Prometheus Books, 2010, p. 73-86; « Dewey and the Question of Realism », *Nous* 50/1, mars 2016, p. 73-89) et de Philip Kitcher (*Preludes to Pragmatism. Toward a Reconstruction of Philosophy*, Oxford U.P., 2012).



requestionner ce pragmatisme de Dewey en faisant apparaître l'un de ses impensés que l'histoire récente des sciences mais aussi la philosophie de la technique permettent de déconstruire. L'adhésion ou non au scientisme est souvent vue comme un critère de distinction fondamental entre pragmatisme et philosophie analytique<sup>15</sup> : le naturalisme analytique souhaiterait réduire toutes les connaissances à des connaissances de type scientifique, là où le naturalisme pragmatiste reconnaît l'importance et la non-exclusivité de la science pour rendre compte et transformer l'expérience humaine. Sans remettre en question ce constat, la dernière étude suggère qu'une forme de foi naïve à propos de la nature de la science et de ses relations avec la technique et le monde social est néanmoins présente dans l'expérimentalisme deweyien.

Pour Brandom<sup>16</sup>, l'un des principaux défauts de la sémantique du pragmatisme classique est sa focalisation sur les conséquences de l'usage d'un concept, au détriment d'une attention aux circonstances situées en amont de ce même usage, ou sa focalisation sur les conséquences d'une croyance, et non pas sur les croyances ou les processus de formation de croyance antérieurs à cette croyance. La légitimité de cette critique de Brandom a été discutée et critiquée, à juste titre<sup>17</sup> : l'enquête deweyienne ou la recherche peircienne sont ces processus de *formation* des croyances, qui ont été étudiés par les pragmatistes. Mais la *forme* de cette critique est intéressante et pertinente, et la dernière étude de cet ouvrage lui doit une partie de son inspiration : l'instrumentalisme de

- 
15. Voir Michele Marsonet, « Different Pragmatist Reactions to Analytic Philosophy », in R. Calcaterra (ed.), *New Perspectives on Pragmatism and Analytic Philosophy*, Amsterdam/New York, Rodopi, 2011, p. 103.
16. « The Pragmatist Enlightenment and Its Problematic Semantics » (2004), repris dans *Perspectives on Pragmatism. Classical, Recent and Contemporary*, Cambridge (MA)/Londres, Harvard U.P., 2011, chap. 1<sup>er</sup>.
17. Voir Larry Hickman, « Some Strange Things They Say about Pragmatism: Robert Brandom on the Pragmatist' Semantic "Mistake" », *Cognitio* 8/1, 2007, p. 105-113.

Dewey s'est peut-être trop concentré sur les conséquences effectives et possibles de la méthode scientifique et de la rationalité technique pour notre culture, en voyant moins les circonstances et les processus sociaux, politiques et économiques particuliers par lesquels on a pu arriver à *parler* de la méthode scientifique, de ses applications technologiques et de son potentiel d'émancipation voire salvateur par rapport à une certaine crise de notre culture.

Ce travail *sur* Dewey vise à faire apparaître les conséquences, pour le pragmatisme, d'une approche réellement transactionnelle des relations entre sciences, techniques et société : l'appel à *une* méthode scientifique, ou la référence opérationnaliste à une *efficacité* des sciences et des techniques se trouvent dès lors considérablement problématisés, d'une manière qui s'inspire significativement de la critique acérée faite ailleurs par Dewey d'un art qui serait *autonome*. Cette problématisation se fait dans l'esprit de ce que Margolis a récemment appelé une *anthropologie philosophique*<sup>18</sup>, entendue comme tentative de maintenir une unité ou du moins une intégration mutuelle entre ce qui est classiquement éparpillé et compartementalisé en une philosophie des sciences, une philosophie de l'esprit ou une esthétique qui seraient *autonomes*. Les ambitions pragmatistes sur l'intelligence sociale et expérimentale sont inséparables – en particulier chez Dewey – d'une histoire et d'une conceptualisation particulière de l'esprit, *mais aussi* d'une vision spécifique des sciences et des techniques : il s'avère que cette dernière vision doit être questionnée et éventuellement réaménagée au nom de cette inséparabilité de principe.

Le projet d'anthropologie philosophique qui m'anime ici se distingue de l'ambition de Margolis sur un point qu'il me paraît important de mentionner car il oriente une dimension de ces deux dernières études, et vise à compléter le naturalisme émergentiste et culturaliste dont on crédite souvent les pragmatistes. Il s'agit

- 
18. Voir Joseph Margolis, *The Arts and the Definition of the Human. Toward a Philosophical Anthropology*, Stanford U.P., 2009.

de l'exigence de prendre en compte les dimensions *techniques* de l'agir humain. L'artefactualité de l'humain est peut-être avant tout *technique*, et non pas seulement différente de ce qui serait donné ou constitué *naturellement*<sup>19</sup>. Margolis insiste souvent sur le fait que l'humain est le fruit d'une *construction historique* hybride entre nature et culture, mais les enjeux anthropologiques du fait et du faire techniques sont étrangement peu présentes dans son anthropologie : si une anthropologie philosophique doit notamment être une philosophie des arts, ceux-ci ne se limitent pas aux *œuvres* ou à ce que nous faisons en tant que créatures linguistiques. Plus généralement, je l'ai dit plus haut, le pragmatisme ne s'est jamais réellement questionné sur la nature des outils, instruments et artefacts : c'est une chose de faire de l'outil ou de l'instrument – et de leur usage – le paradigme à partir duquel penser le langage, la connaissance, les principes ou les idées (en les émancipant du paradigme de la représentation ou du paradigme du fondement), geste que l'on retrouve aussi chez le deuxième Wittgenstein et chez le Heidegger de *Être et Temps*; c'en est une autre de penser l'outil ou l'instrument dans leurs dimensions constituantes et constituées pour l'humain, sans recourir au déterminisme facile et fourvoyant d'une certaine figure de l'usage, qui réduit l'être des techniques à ce que nous (en) faisons (comme si ce que nous faisons, nous le faisons de manière d'abord non technique)<sup>20</sup>.

Dewey appartient à la génération dite « classique » du pragmatisme; Rorty exemplifie un néopragmatisme parfois qualifié de « post-analytique »; Brandom déploie quant à lui un pragmatisme dit « analytique ». Dans la suite de cette introduction, je souhaiterais situer la perspective, le ton et les ambitions de cet

19. Voir Joseph Margolis, *Interpretation: Radical But Not Unruly*, Berkeley, University of California Press, 1994, p. 2-7.

20. Cette limite, ou du moins cet impensé, se retrouve également chez Wittgenstein et chez Heidegger (ce dernier oscillant entre instrumentalisme et essentialisme lorsqu'il s'agit de penser la technique).

ouvrage par rapport au mouvement contemporain de réinvention et de redécouverte du pragmatisme, dans ses relations de confluence et de divergence avec ce que l'on peut appeler « philosophie analytique », mais aussi « philosophie post-analytique ».

À chacune de ses (re)découvertes, le pragmatisme connaît des transformations : les intérêts, les questions et les motivations de celles et ceux qui le rencontrent s'accompagnent inévitablement d'un processus de réappropriation et de réinterprétation. De l'utilisation à l'usage, comme nous l'avons vu, la marge de manœuvre est importante. Tenter de situer le pragmatisme sur l'échiquier philosophique contemporain fait généralement partie des réflexes qui accompagnent sa découverte, mais aussi parfois sa défense. Dans la littérature contemporaine, plusieurs options sont souvent envisagées :

Premièrement, considérer que le pragmatisme est constitué d'un ensemble de thèses philosophiques qui répondent singulièrement mais de manière argumentée à des questions et à des problèmes partagés par d'autres traditions philosophiques, comme la tradition analytique. Reconstruire le pragmatisme, c'est alors clarifier ces thèses, et évaluer leur cohérence et leur pertinence par rapport à d'autres concurrents. Ceux que l'on appelle les « nouveaux pragmatistes<sup>21</sup> » sont représentatifs de cette voie; c'est aussi le cas du pragmatisme analytique de Brandom. Le « nouveau pragmatisme » serait prêt à souscrire à une célèbre remarque formulée par Ralph Barton Perry en 1937 : le pragmatisme tel qu'il s'est déployé dans l'histoire résulterait largement de la mécompréhension de Peirce par James – il serait donc temps de reprendre et de prolonger ce pragmatisme à partir de là où il a commencé (et s'est arrêté) : chez Peirce<sup>22</sup>. En dialogue avec la philosophie analytique,

21. Cheryl Misak (ed.), *New Pragmatists*, Oxford U.P., 2007, avec des contributions de Huw Price, Arthur Fine, et Danielle Macbeth.

22. Voir l'histoire du pragmatisme proposée par Cheryl Misak dans son *The American Pragmatists*, Oxford U.P., 2013.

les « nouveaux pragmatistes » estiment que le pragmatisme peut répondre à nouveau à des questions fondamentales sur la vérité, l'objectivité, la connaissance ou la signification.

On peut ensuite estimer que le pragmatisme nous invite avant tout à prendre congé d'un certain nombre de problèmes et de débats classiques, au point parfois de dessiner les contours d'une culture *postphilosophique*. Ce genre d'interprétation tend à privilégier l'originalité et la puissance critique du pragmatisme rortyen, mais aussi de Wittgenstein. Une *culture post-philosophique* n'est pas une culture *sans* philosophie (il n'y a pas de fin de la philosophie (qu'il s'agisse d'un *telos* ou d'un arrêt) pour Rorty), mais une culture dans laquelle la philosophie n'est qu'une manière *parmi d'autres* de créer, de transmettre et d'interpréter des *vocabulaires*. Une culture philosophique, écrit Rorty, accorde – pour autant qu'elle ait existé ailleurs que dans l'imaginaire des philosophes – une place de choix à la philosophie dans la défense et la fondation de nos croyances, théories et valeurs. Dans une culture émancipée de cet idéal, les philosophes professionnels se contentent, d'abord, d'interpréter, de transmettre et de converser avec les vocabulaires de leurs prédécesseurs et de leurs contemporains : des vocabulaires qui nous proposent d'agir ou de penser autrement, ou qui nous suggèrent que nous aurions pu penser et agir autrement. Ces vocabulaires n'ont pas à être évalués à partir de leur correspondance avec une réalité ou des essences données. La sagesse philosophique consiste plutôt en la capacité de mettre en place, de poursuivre et de préserver des conversations entre vocabulaires.

Existerait-il une voie médiane entre un pragmatisme attaché à répondre à des questions philosophiques classiques, et un pragmatisme amenant à une culture postphilosophique dans le sens décrit plus haut ? On peut imaginer un pragmatisme qui encouragerait une *transformation de la philosophie*, c'est-à-dire qui développerait de nouvelles manières de poser et de travailler des questions classiques (au point de pouvoir les déconstruire), ou de pratiquer la philosophie dans la cité. Ce serait, par exemple,

dans un naturalisme non réductionniste que résiderait ce que Joseph Margolis<sup>23</sup> appelle *l'avantage du pragmatisme* par rapport à l'antinaturalisme de la philosophie continentale, et au naturalisme réductionniste et scientiste de la philosophie analytique. Cette voie n'interdit pas de participer aux débats philosophiques classiques préservés par la première approche évoquée plus haut, mais serait souvent attentive au sens des questions, et à leur genèse historique. Il est tout à fait possible que la philosophie classique estime que cette voie est suffisamment hétérodoxe pour donner lieu à de la postphilosophie, ou à une culture postphilosophique, mais ce jugement reposerait sur une conception étriquée de la philosophie qui n'est plus celle de cette troisième approche (ni celle, au demeurant, de la deuxième approche).

L'expression de philosophie ou de pragmatisme « post-analytique » est parfois suggérée pour désigner cette troisième voie. Mais elle est fourvoyante, en ce qu'elle lie peut-être *trop* le pragmatisme à la philosophie analytique. Même s'il y a de bonnes raisons historiques voire méthodologiques d'effectuer cette mise en relation, il y a aussi des raisons philosophiques de s'en méfier. C'est ce que je voudrais à présent montrer, en rapport avec la mise en situation du pragmatisme que je propose dans cet ouvrage.

En 1936, un jeune philosophe américain d'origine slovaque publie ses impressions consécutives à un voyage en Europe, où il a fréquenté la philosophie telle qu'elle se pratique à Cambridge (Moore, Wittgenstein), à Vienne (Schlick), à Prague, à Varsovie (Lukasiewicz) et à Lvov (Chwistek). Il caractérise l'unité de cette manière de pratiquer la philosophie en faisant référence à son peu de goût pour l'histoire de la philosophie et l'érection de systèmes, à son refus de voir la philosophie comme étant au service d'une cause politique concrète, à l'exception de celle de l'argumentation et de la discussion, et à son objectif de

23. Joseph Margolis, *Pragmatism's Advantage. American and European Philosophy at the End of the Twentieth Century*, *op. cit.*

clarifier le discours scientifique par l'analyse, d'où l'appellation alors proposée de « philosophie analytique ». Il s'agit d'Ernest Nagel, qui a été l'élève de Dewey à Columbia<sup>24</sup>. On doit donc à un élève de Dewey la naissance de l'expression « philosophie analytique » (même si Russell défend déjà, en 1918, l'*analyse logique* comme méthode philosophique)<sup>25</sup>. Pourtant, même avant que ce terme de « philosophie analytique » apparaisse, il y a eu des relations entre le pragmatisme et ce que dénote cette expression de « philosophie analytique » : des relations de confluence (comme en 1900, à partir des critiques de l'idéalisme réalisées par Russell, Moore, James et Dewey), des débats (comme en 1908, lorsque Russell discute et critique la théorie jamesienne de la vérité), mais aussi des relations de complémentarité : nous le verrons, les pragmatismes de Peirce, James et Dewey ont contribué à l'élaboration d'une atmosphère intellectuelle propice à l'importation de l'empirisme logique viennois et berlinois, à partir de 1931, aux États-Unis. Dans l'autre sens, des philosophes américains emblématiques, chacun lié d'une façon ou d'une autre au pragmatisme<sup>26</sup>, et de la même génération – Nagel (1901-1985), Sidney Hook (1902-1989), Charles

24. Ernest Nagel, « Impressions and Appraisals of Analytic Philosophy in Europe », *Journal of Philosophy* n° 33, 1936, p. 5-24, p. 29-53.

25. Un autre étudiant de Dewey, Sidney Hook, publie dès 1930, dans le *Journal of Philosophy*, un article intitulé « A Personal Impression of Contemporary German Philosophy », à la suite d'un voyage en Europe. Comme les positivistes viennois, Hook remarque et stigmatise le privilège à ses yeux indû dont jouit la philosophie dans les universités allemandes par rapport aux sciences. Il décrit également les travaux de philosophes comme Husserl, Heidegger, Hartmann et Reichenbach.

26. Nagel et Hook ont été des étudiants de Dewey. Morris était un étudiant de Mead. Quine a été l'étudiant de Clarence I. Lewis ; il a assisté aux conférences de Dewey en 1931 ayant débouché sur *Art As Experience*. Quine a également lu et recensé les *Collected Papers* de Peirce (1933-1935). Mais ce qui a avant tout marqué Quine, ce sont les rencontres avec Russell (en 1931) et Carnap (en 1932).

Morris (1903-1979) et W.V. Quine (1908-2000) – se sont tous rendus en Europe entre 1929 et 1934 pour y rencontrer certains philosophes autrichiens, allemands ou polonais.

Pourtant, le pragmatisme était loin d'être la philosophie dominante, aux États-Unis, avant l'arrivée du positivisme logique dans les années 1930. Le nouveau réalisme (Perry), le réalisme critique (Lovejoy, R. W. Sellars) et l'idéalisme absolu (Royce) occupaient majoritairement la scène académique, dans les années 1920. Le pragmatisme hégélien et biologique de Dewey séduisait en fait peu les philosophes qui accueilleront les positivistes logiques. De manière révélatrice, aucun étudiant de Dewey – à l'exception de Sidney Hook – n'est d'ailleurs devenu un défenseur ou un continuateur du *pragmatisme*.

Le positivisme logique débarque aux États-Unis dans les années 1930, à la suite de troubles politiques naissants en Autriche (émergence de l'austrofascisme, dépression économique). Dès 1929, Moritz Schlick est professeur visiteur à Stanford (il sera assassiné à Vienne en 1936). Feigl arrive en 1931, Carnap en 1935, Hempel en 1937, et devient l'assistant de Carnap à l'université de Chicago. Reichenbach arrive en 1938<sup>27</sup>. Même s'il ne prend réellement son essor institutionnel qu'à la fin des années 1940, le positivisme logique américain élabore ou prolonge des thèses ou des distinctions héritées de Vienne ou de Berlin, au nombre desquelles l'on retrouve la distinction entre énoncés analytiques (connaissance *a priori*) et énoncés synthétiques (connaissance empirique), le réductionnisme et le fondationnalisme épistémiques (la possibilité de réduire les énoncés synthétiques à des énoncés observationnels et à des *sense data*), une conception vérificationniste de la signification, la dichotomie entre termes observationnels et termes théoriques, ou encore la distinction entre *contexte de découverte*

27. Arriveront également : Gustav Bergman et Philipp Frank (1938), Alfred Tarski (1939) et Kurt Gödel (1940).

et *contexte de justification* des théories scientifiques. Mais il faut signaler que ces distinctions et thèses ont été importées au prix de simplifications voire de déformations considérables<sup>28</sup>. De manière peut-être plus importante encore, l'implantation américaine du positivisme logique s'est réalisée au prix d'un affaiblissement certain de ses ambitions sociales et politiques, telles qu'on les retrouve notamment exprimées dans le *Manifeste du Cercle de Vienne*. L'arrivée américaine substitue peu à peu un scientisme a-politique et institutionnalisé à un rationalisme politiquement engagé<sup>29</sup>. Cet affaiblissement a pu néanmoins se transformer en atout, au lendemain de la Deuxième Guerre mondiale : la neutralité politique putative de l'empirisme logique a pu renforcer son image de philosophie scientifique, et donc la laver de tout soupçon de sympathie socialiste ou communiste, ce qui n'a pas été le cas du pragmatisme de Dewey. La professionnalisation et l'institutionnalisation de la philosophie qui a accompagné le développement de l'empirisme logique et de la philosophie analytique à partir des années 1950 peuvent être vues comme un résultat de la nécessité, pour la philosophie américaine, à cette époque, de passer pour *neutre* sur un plan idéologique et politique, dans un climat de guerre froide et de maccarthysme<sup>30</sup>. La scientificité a constitué un modèle et un gage de cette neutralité. Plus localement, les sciences naturelles (dont, en premier lieu, la physique, science reine au sortir de la Seconde

- 
28. Voir Delphine Chapuis-Schmitz, « L'empirisme logique : logique, rationalité, convention », in Sandra Laugier et Sabine Plaud (dir.), *Lectures de la philosophie analytique*, Paris, Ellipses, 2011, p. 121-138.
29. Voir Peter Galison, « Construction Modernism: The Cultural Location of *Aufbau* », in Ronald Giere et Alan Richardson (eds.), *Origins of Logical Empiricism*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 1996, p. 17-44.
30. Voir George A. Reisch, *How the Cold War Transformed Philosophy of Science. To the Icy Slopes of Logic*, Cambridge U.P., 2005 ; et John McCumber, *Time in the Ditch. American Philosophy and the McCarthy Era*, Evanston, Northwestern U.P., 2001.

Guerre mondiale) deviennent également sur-représentées dans la philosophie des sciences : pour cette raison aussi, le naturalisme sera progressivement réduit à une thèse méthodologique concernant les relations entre des disciplines scientifiques, et non plus entre des pratiques humaines. Dans sa critique de l'empirisme logique, Quine se réclame d'un pragmatisme « plus profond<sup>31</sup> » que celui de Carnap ou de Lewis. Le naturalisme et l'holisme qu'il adopte dans ce texte peut certes rappeler Dewey ainsi qu'Otto von Neurath, mais il est frappant de constater à quel point ce naturalisme ne se fonde pas sur la conviction qu'il est crucial de cultiver et d'importer, dans notre culture, la méthode scientifique, et que c'est là l'une des tâches de la philosophie des sciences, y compris de la philosophie des sciences sociales<sup>32</sup>.

L'arrivée des positivistes n'a pas généré d'hostilité ou de sentiment de rivalité de la part du pragmatisme<sup>33</sup>. Politiquement, l'orientation sociale-démocrate et libérale de Dewey s'accordait assez bien avec le large spectre d'influence des positivistes, allant du libéralisme des Lumières au socialisme marxiste de Neurath. D'où les collaborations entre des pragmatistes comme Dewey et Charles Morris<sup>34</sup> et les positivistes, notamment dans la rédaction

- 
31. W. V. O. Quine, « Les deux dogmes de l'empirisme », trad. in P. Jacob (dir.), *De Vienne à Cambridge. L'héritage du positivisme logique*, Paris, Gallimard, 1980, p. 121.
32. Sur ce point, voir Alan W. Richardson, « Logical Empiricism, American Pragmatism, and the Fate of Scientific Philosophy in North America », in Gary L. Hardcastle et Alan W. Richardson (eds.), *Logical Empiricism in North America, Minnesota Studies in Philosophy of Science XVIII*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 2003, p. 1-24.
33. Voir Cheryl Misak, *The American Pragmatists, op. cit.*, chap. ix ; Alan W. Richardson, (eds.), *Logical Empiricism in North America, op. cit.*, p. 1-24.
34. Charles Morris (1903-1979) fut l'étudiant de G.H. Mead à Chicago. Il rencontra Carnap à Prague en 1934, et lui permit d'obtenir un poste à Chicago en 1936. Dès 1932, Morris défendait la nécessité d'appliquer le pragmatisme pour repenser des problèmes de société, problèmes dont la cause serait un conflit entre les valeurs scientifiques et les valeurs de la culture



et l'édition de l'*International Encyclopedia of Unified Science* : Dewey faisait partie du conseil scientifique, et lorsqu'il donna pour titre à sa contribution, dans le volume introductif de l'*International Encyclopedia of Unified Science*, « The Unity of Science As a Social Problem » (1938), il ne choqua pas les positivistes : cet enjeu était central pour des personnalités comme Neurath et Philip Frank. Pragmatistes et positivistes s'accordaient sur l'importance d'une philosophie scientifique pour la vie sociale et politique, même s'ils pouvaient diverger quant au contenu de cette philosophie scientifique, et surtout sur la conception de la science et de la logique qu'elle présupposait : une voie avant tout anthropologique, instrumentaliste, holiste et faillibiliste pour Dewey (qui résonnait cependant avec les engagements de Neurath), une voie davantage formaliste pour les autres positivistes. Ces différences donnaient plus largement lieu à une différence dans la manière de pratiquer la philosophie, en prenant en compte (ou pas) les ressources de la logique formelle, en accordant la priorité à une théorie de la signification ou à une théorie de la vérité, en faisant une place aux sciences sociales, et en se réclamant (ou non) d'une connaissance instruite des sciences naturelles. Dewey ne manquait pas de critiquer le caractère scolastique de l'empirisme logique, et les distinctions faits/valeurs et théorie/pratique posées et maintenues par Carnap, en dépit d'un certain pragmatisme progressivement épousé par ce dernier, et inspiré de Clarence I. Lewis<sup>35</sup>. La rupture de la

---

classique. Il considérait par ailleurs que les dimensions sémiotiques du pragmatisme pouvaient s'accorder avec les orientations logiques et linguistiques du positivisme viennois. Même s'il a souvent été l'objet d'une méfiance de la part de Neurath, mais aussi d'un mépris de la part de Dewey, Morris a joué un rôle institutionnel et éditorial fondamental dans la rencontre américaine entre empirisme logique et pragmatisme, en particulier dans le fonctionnement du mouvement pour l'unité de la science.

35. À Harvard, Lewis (1883-1964) fut l'élève de James et de Royce, et fut ensuite le maître de Quine, de Chisholm et de Goodman. Il partageait avec les empiristes

collaboration éditoriale entre Dewey et les empiristes logiques prit d'ailleurs place à la suite de la rédaction, par Dewey, d'une monographie de l'*International Encyclopedia of Unified Science*, en 1939, intitulée *Theory of Valuation* : Dewey y critiquait lourdement les théories pour lesquelles les propositions qui expriment des valeurs ne sont que des propositions subjectives, dénuées de contenu cognitif, et donc non étudiables par la science. Tout suggère, dans le texte, que Dewey pensait s'adresser à l'ensemble des empiristes logiques, alors qu'en réalité ses sources textuelles sont maigres : il s'agit avant tout de l'ouvrage d'Alfred J. Ayer *Language, Truth and Logic* (1936). La position des empiristes logiques viennois sur la question des valeurs était autrement plus subtile que cette vision discutée et critiquée par Dewey. La réaction des empiristes logiques, à la suite de la publication de l'ouvrage, fut vive, et les discussions, peu fructueuses.

Le fait que ce soit principalement la logique de Peirce et le naturalisme de Dewey qui intéressèrent les positivistes logiques, et que James ait été absent de ces alliances, suggère fortement

---

logiques un goût pour le naturalisme scientifique et pour l'analyse logique, tout en critiquant l'idée que les véhicules premiers de la signification étaient linguistiques (pour Lewis, les pensées et les expériences sont porteurs de sens). Dans « Testabilité et signification » (1936), Carnap constate l'accord entre l'empirisme viennois et le « pragmatisme » à la Lewis : les énoncés synthétiques ne sont pas vérifiables (on ne peut jamais les vérifier) ; ils sont testables. Carnap rejoint ici le faillibilisme pragmatiste. En 1950, dans « Empiricism, Semantics and Ontology », Carnap soutient que l'adhésion ou le rejet de formes linguistiques relève ultimement de leur efficacité, comme tout outil – et non pas de leur vérité. Mais cet instrumentalisme ne concerne pas le contenu des théories élaborées à partir de ces formes logiques et linguistiques. Voir Alan Richardson, « Carnapian pragmatism », in M. Friedman et R. Creath (eds.), *The Cambridge Companion to Carnap*, Cambridge U.P., 2007, p. 295-314. Voir aussi le texte de Clarence I. Lewis, « Logical Positivism and Pragmatism » (1941), in John D. Goheen et John L. Mothershead Jr. (eds.), *Collected Papers of Clarence Irving Lewis*, Stanford U.P., 1970, p. 92-112.

que c'est surtout un certain pragmatisme (proche du pragmatisme peircien) qui fut mis en relation avec l'empirisme logique<sup>36</sup>. Et s'il y a eu des affinités entre empirisme logique et pragmatisme, on peut simultanément penser, on le verra dans un instant, qu'un *autre* pragmatisme a pu aussi influencer le développement de l'empirisme logique américain, dans le sens d'un assouplissement de ce que Quine appellera plus tard de manière exagérée ses « dogmes ». Le pragmatisme est donc ce qui contribuerait à expliquer le succès, mais aussi – d'une manière qui reste à préciser! – le déclin de l'empirisme logique américain. Cette ambiguïté du pragmatisme est encore présente aujourd'hui, entre ceux qui font du pragmatisme une variété de philosophie analytique (trop focalisés sur la réception de l'empirisme logique par les philosophes américains), et ceux qui en font une voie de sortie (rétrospectivement, cette voie de sortie aurait déjà été présente à partir de 1951!).

Selon la vulgate, un ensemble de principes et de thèses fondamentales de l'empirisme logique ont été critiqués par des philosophes américains élevés dans le sillon de ce même empirisme logique, dont ils se seraient émancipés au moyen d'un certain pragmatisme. Les textes majeurs, ici, sont « Les deux dogmes de l'empirisme » (Quine, 1951), « Fait, fiction et prédiction » (Goodman, 1955), « Empirisme et philosophie de l'esprit » (Sellars, 1957), et « Sur l'idée même de schème conceptuel » (Davidson, 1974). Il ne faut pas non plus oublier *La Structure des révolutions scientifiques* (Kuhn) publié en 1962, même si les rapprochements entre les thèses de Kuhn et le

36. En 1940, Ernest Nagel intervient à Harvard, lors de la *Cinquième conférence internationale pour l'unité de la science*, en présentant une communication intitulée « C. S. Peirce, pionnier de l'empirisme moderne ». Nagel tente de montrer que pragmatisme peircien et empirisme logique sont moins opposés que complémentaires. Nagel fait de Peirce l'ancêtre du positivisme logique, et un vérificationniste.

pragmatisme sont plus rares (ce qui ne signifie pas, bien sûr, qu'ils seraient insensés).

Il serait naïf de considérer que les critiques formulées dans ces textes étaient nouvelles et radicales pour le projet de l'empirisme logique. L'holisme de la vérification était déjà présent chez Schlick et chez Carnap. Dans « Les deux dogmes de l'empirisme », Quine radicalise le conventionnalisme de Carnap (dont il hérite, donc) pour critiquer la distinction entre énoncés analytiques et énoncés synthétiques : en logique et en mathématiques, comme dans les sciences empiriques, les faits et les conventions s'enchevêtrent inextricablement. Quine conserve cependant bien des aspects de l'empirisme logique (nominalisme, centralité de l'expérience sensorielle pour la signification et la preuve, scientisme/naturalisme...). Plus généralement, même si on a pu qualifier Quine et Davidson de *pragmatistes logiques*<sup>37</sup>, ces auteurs ne font pas de références explicites aux pragmatistes classiques, dans leurs textes. Certes, au début des « Deux dogmes de l'empirisme », Quine mentionne un « pragmatisme » comme point d'arrivée de la critique des deux dogmes, mais ce pragmatisme désigne une attitude *pragmatique* (que l'on trouve déjà, mais insuffisamment, chez Carnap et Lewis) : les choix, critères et standards en matière de logique et de sciences ne sont pas *a priori* ou ne relèvent pas de fondements ; ce qui est valorisé, c'est l'efficacité, ce qui marche. Quine précisera d'ailleurs plus tard que le pragmatisme qu'il dit radicaliser est le pragmatisme *de Carnap*<sup>38</sup> : Carnap limite le pragmatisme aux choix de formes

37. Voir Hans-Johann Glock, *Quine and Davidson on Language, Thought and Reality*, Cambridge U.P., 2003, p. 22-23. Ces auteurs auraient critiqué les dualismes de l'empirisme logique (analytique/synthétique ; philosophie *vs* science ; schème *vs* contenu) à partir de motifs pragmatistes intégrés dans une méthode d'analyse logico-linguistique (et pas à partir d'un hégélianisme, nous dit Glock).

38. « Two Dogmas in Retrospect », *Canadian Journal of Philosophy* 21, 1991, p. 265-274.

syntaxiques ou de structures scientifiques; il ne l'étend pas aux contenus de la science et de la connaissance<sup>39</sup>.

Quine, Goodman, Sellars et Davidson ont été élevés dans une tradition logico-empiriste pour laquelle le pragmatisme intéressant se limitait au *pragmaticism* peircien, souvent assimilé d'ailleurs – et à tort – à un vérificationnisme de bon aloi, et le pragmatisme inintéressant à une caricature de la théorie de la vérité de James (déjà critiquée par Russell en 1907) ou à l'épistémologie, réputée confuse, de Dewey. Ceci explique aussi pourquoi il est discutable de penser que le déclin de l'empirisme logique a pu directement entraîner la renaissance d'un pragmatisme global, allant au-delà du *pragmaticism*<sup>40</sup>. En raison de l'ignorance avouée et assumée par Quine, Sellars, Goodman et Davidson du pragmatisme non peircien, la contribution directe de ce pragmatisme au démantèlement progressif du positivisme logique, dans les années 1950, a été très faible, voire inexistante. Et il a surtout fallu bien plus que ce démantèlement pour redécouvrir le pragmatisme : les contributions de Richard Rorty et d'Hilary Putnam ont été fondamentales, mais aussi un changement d'atmosphère politique<sup>41</sup>. Ces contributions ont été rendues possibles par une

39. Les rapports que Quine a pu entretenir avec le pragmatisme sont, de manière notoire, assez complexes : dans ses *Dewey Lectures* à Columbia, en 1968 (publiées sous le titre *Relativité de l'ontologie et autres essais*), il célèbre le naturalisme de Dewey et sa théorie behavioriste de la signification. En 1981, il estime que le concept de « pragmatisme » pourrait être supprimé, sans grandes pertes (Quine, « The Pragmatists' Place in Empiricism », in Robert J. Mulvaney et Philip M. Zeltner (eds.), *Pragmatism: Its Sources and Prospects*, University of South Carolina Press, 1981).

40. Pour une discussion de ce point, voir Jean-Pierre Cometti, *Qu'est-ce que le pragmatisme ?*, Paris, Gallimard, « Folio », 2010, p. 118.

41. La situation historiographique est ici complexe : pour de nombreux historiens et pragmatistes (Westbrook, Hildebrand, Rorty, Bernstein...), le climat de la guerre froide aurait amené une *éclipse* du pragmatisme, au profit de la philosophie analytique issue de l'empirisme logique. Il faut attendre les années 1970 pour assister à un retour victorieux du pragmatisme sur le devant de la scène

émancipation de ces derniers auteurs par rapport au giron analytique (positiviste et post-positiviste), émancipation qui n'a pas d'abord été pragmatiste. Certes, Rorty travaille le pragmatisme dès le début des années 1960, dans des recensions et dans son article « Pragmatism, Categories and Language » de 1961, au demeurant très peircien. Mais, nous le verrons dans la première étude, la prise de distance de Rorty par rapport à la philosophie analytique *mainstream* s'est d'abord exprimée dans son introduction à l'anthologie *The Linguistic Turn* (1967), à partir de thèses éliminativistes en philosophie de l'esprit (1965), ou en radicalisant les critiques du positivisme émises par Quine, Davidson et Sellars. Élevé dans le giron du positivisme logique (il fut l'étudiant de Reichenbach), Putnam critique d'abord l'empirisme logique au moyen d'un réalisme métaphysique très fort, auquel il renonce au milieu des années 1970, au profit d'un « réalisme interne » commençant alors à mobiliser les pragmatistes classiques. Mais, surtout, selon ses propres dires, l'émancipation par rapport à la pensée analytique a d'abord été politique – dès les années 1960 –, *via* le maoïsme et le refus que la philosophie ne soit qu'une discipline académique.

Ce que l'on appelle *néopragmatisme* trouve sa source dans le constat, émergent vers 1975 (chez Rorty, chez Putnam, mais aussi chez un auteur comme Joseph Margolis), que les arguments

philosophique. Cette vision de l'histoire est discutée par certains philosophes comme Robert Talisse : elle suppose qu'il n'y a pas eu de pragmatisme entre 1955 et 1970, et que le pragmatisme a été supplanté de manière injuste par la philosophie analytique, pour des motifs extraphilosophiques. Talisse insiste sur l'importance du travail de Sidney Hook pour réfuter la première idée, et soutient que si le pragmatisme a connu un déclin à la mort de Dewey, c'est parce qu'il était en *crise*, incapable de réagir ou de se renouveler par rapport à l'apparition de nouvelles doctrines philosophiques qui échappaient aux critiques antidualistes émises par Dewey à l'encontre de la philosophie traditionnelle. Voir Robert Talisse, « Pragmatism and the Cold War », in Cheryl Misak (ed.), *The Oxford Handbook of American Philosophy*, Oxford U.P., 2008, p. 254-268.



de Quine, Goodman, Sellars et Davidson renouaient indirectement et involontairement (et parfois insuffisamment) avec des thèmes pragmatistes classiques et généraux, au rang desquels l'on peut compter la critique du représentationnalisme en philosophie du langage et en philosophie de la connaissance, l'antifondationalisme épistémique, une critique de l'analyse comme méthode, ou encore l'antidualisme. Il s'agit alors de radicaliser ou d'étendre ces critiques de l'empirisme logique, et surtout de penser leurs *conséquences* pour la philosophie sur le plan culturel, institutionnel, historique mais aussi interdisciplinaire. C'est ici que rentre en scène le pragmatisme post-analytique.

En 1985, John Rajchman et Cornel West éditent un volume intitulé *Post-analytic Philosophy*, composé d'essais de Rorty, de Putnam, de Davidson, mais aussi de Cavell, de Hacking, de Kuhn, de Danto et de Rawls<sup>42</sup>. C'était là, à ma connaissance, le premier usage du concept « post-analytique », appliqué à la philosophie. L'ouvrage ne relevait pas d'un travail collectif ; il s'agissait plutôt d'une anthologie : tous les textes – sauf deux d'entre eux (ceux de Bernstein et de Bloom) – avaient déjà été publiés, parfois bien avant (1973 pour celui de Davidson – il s'agit du texte « De l'idée même de schème conceptuel », dans lequel Davidson radicalise et dépasse la critique quinienne de l'empirisme logique). Aucun auteur ne mobilise, dans ces essais, le terme de « philosophie post-analytique ». Il s'agissait, surtout, pour les éditeurs, de rassembler et de rééditer ces textes, dans l'optique de définir et de *manifester* les contours d'une phase post-analytique de la philosophie, et notamment ses conséquences pour l'histoire des sciences, la théorie littéraire et la philosophie politique. La préface des deux éditeurs mentionne que la philosophie post-analytique ne s'élabore

42. John Rajchman et Cornel West (eds.), *Post-analytic Philosophy*, New York, Columbia U.P., 1985. L'ouvrage a été traduit en français, sous le titre *La Pensée américaine contemporaine*, trad. A. Lyotard-May, Paris, PUF, 1991. Cette version française est présentée par Jean-François Lyotard.

pas seulement à partir des critiques de l'empirisme logique ; elle va à l'encontre de ce qu'ils nomment l'*uniformité* de la philosophie analytique (sans préciser si cette uniformité est doctrinale, méthodologique ou stylistique). Pour le dire autrement : la critique de l'empirisme logique ne suffit pas pour qu'il y ait philosophie post-analytique. Sur ce point, l'énergique postface de Cornel West est révélatrice : la critique de la tradition analytique proposée par Rorty à partir de Quine, Sellars, Goodman et Davidson, pour être authentiquement post-analytique, doit nécessairement avoir des conséquences institutionnelles (décloisonnement académique de la philosophie, création de nouvelles disciplines...) et politiques (acceptation et redéfinition du rôle de la philosophie dans la culture). De nombreux aspects de la philosophie analytique sont ainsi critiqués : sa professionnalisation excessive, sa technicisation qui lui ferait oublier les « grandes questions », son cloisonnement disciplinaire, politique et culturel, son ignorance de l'histoire et de ses racines, la surreprésentation des mâles blancs dans ses effectifs, son isolement par rapport aux autres courants de la philosophie contemporaine, mais aussi son scientisme.

Comme le remarquait Giovanna Borradori<sup>43</sup>, la domination progressive d'une philosophie analytique scientiste dans les départements de philosophie des universités américaines à partir des années 1950 a progressivement isolé ces départements des autres départements de sciences humaines et sociales, et a amené les philosophes professionnels qui ne partageaient pas les intérêts et les méthodes des philosophes analytiques à émigrer vers d'autres départements des *Humanities* : les développements des théories du texte ou des *cultural studies* résultent notamment de ces transformations académiques, dans lesquelles toute une tradition philosophique (théorie critique, déconstruction, existentialisme, herméneutique, phénoménologie – en particulier heideggerienne

43. Dans l'introduction à l'anthologie qu'elle a éditée : *The American Philosopher*, Chicago et Londres, University of Chicago Press, 1994.

et merleau-pontyenne) bannie des départements analytiques a pu être accueillie dans d'autres disciplines et départements, avec pour résultats l'avènement de nouvelles pratiques et de nouveaux discours. La philosophie post-analytique représenterait alors le mouvement de redécouverte et de réhabilitation de cette philosophie qui était faite *en marge* des départements de philosophie parce que, par de nombreux aspects, elle portait sur ce que l'on voyait comme étant *en marge* du langage, de la vérité, de la connaissance ou de la science<sup>44</sup> : forces, pouvoirs, puissance, culture, pulsions, structures, sensibilité ou encore affects<sup>45</sup>, et, plus largement, interrogations existentielles et questions mortelles<sup>46</sup>.

Il faut surtout attendre les années 2000 pour retrouver le concept « post-analytique » dans la littérature. Mais il y a au

44. *Ibid.*, p. 4-5.

45. Pour illustrer mon propos, j'aurais pu évoquer la manière dont Richard Shusterman esquisse l'histoire de l'esthétique analytique : à partir du milieu des années 1960, cette esthétique se serait progressivement émancipée d'une attention exclusive portée à la *surface* (perceptive, empirique) des œuvres, pour explorer ce qui se trouve *en profondeur*, à partir du constat que ce ne sont pas les propriétés sensibles qui font une œuvre. La profondeur, ce peut être le monde de l'art, les pratiques institutionnelles, ou les pratiques culturelles à partir desquelles les œuvres singulières existent en tant qu'œuvres. Mais, pour Shusterman, ce changement d'orientation du regard a permis un renouveau de l'essentialisme et de la métaphysique, et s'est surtout accompagné d'une *superficialité* du regard porté vers les pratiques qui font l'art, et sur les circonstances sociales, économiques et politiques qui peuvent contraindre et orienter ces pratiques. Ce que d'autres appellent « philosophie post-analytique » consisterait alors à radicaliser et à parachever cette redécouverte de la *profondeur* des œuvres. Voir Richard Shusterman, « Analyzing Analytic Aesthetics », in Richard Shusterman (ed.), *Analytic Aesthetics*, Oxford, Blackwell, 1989; et « Pragmatism. Dewey » in Berys Gaut et Dominic McIver Lopes (eds.), *The Routledge Companion to Aesthetics*, Londres et New York, Routledge, 2001, p. 97-104 : dans cet essai, Shusterman positionne clairement le pragmatisme de Dewey comme une alternative à la philosophie analytique de l'art.

46. Je fais ici allusion à l'ouvrage de Thomas Nagel, *Questions mortelles*, trad. P. Engel et Cl. Engel-Tiercelin, Paris, PUF, 1983.

moins deux exceptions : tout d'abord, un ouvrage d'entretiens avec des philosophes américains comme Quine, Davidson, Danto ou Rorty, et intitulé *The American Philosopher* (1994). L'éditeur (Giovanna Borradori) fait de Quine le premier philosophe post-analytique, et interroge ses interlocuteurs en utilisant souvent ce concept, qui n'est jamais questionné ou précisé. Aucun des philosophes interrogés n'utilise lui-même ce concept. Ensuite, dans un contexte très franco-français, on peut trouver un texte de Sandra Laugier intitulé « Y a-t-il une philosophie post-analytique? »<sup>47</sup> et une conférence de Pascal Engel, intitulée « Is There Any Such Thing As Post-Analytic Philosophy? »<sup>48</sup> : la question et l'année de publication (1995) sont rigoureusement identiques, les réponses – négatives – sont formellement semblables, mais les arguments très différents : pour Laugier, il n'y aura pas de philosophie vraiment post-analytique tant que ses défenseurs et ses pourfendeurs la cantonneront à un dépassement ou à un rejet de la philosophie analytique, sans prendre acte du nouveau rapport à l'histoire qui l'accompagne ; pour Engel, il ne pourra *jamais* y en avoir, étant donné que la philosophie analytique n'est pas entrée dans une phase de déclin et que les approches post-analytiques de la vérité ou de l'objectivité sont irrémédiablement confuses.

On retrouve ensuite le concept dans les années 2000, mobilisé dans des titres d'ouvrage<sup>49</sup> ou dans des essais (notamment chez Richard Bernstein et Jürgen Habermas). La philosophie *post-analytique* peut être ce qui s'élabore ou s'envisage à partir de rencontres entre des auteurs « analytiques » et des auteurs dits « continentaux », mais elle peut aussi se définir comme ce qui

47. *Esprit*, 2, octobre 1995.

48. Conférence donnée en 1995 à Clermont-Ferrand.

49. Voir Chris Lawn, *Wittgenstein and Gadamer: Towards a Post-Analytic Philosophy of Language*, Londres/New York, Continuum, 2005, Silvia Dapia, *Jorge Luis Borges, Post-Analytic Philosophy, and Representation*, Routledge, 2015, ou Rebecca Reinhard, *Gegen den philosophischen Fundamentalismus. Postanalytische und dekonstruktivistische Perspektiven*, Munich, 2003.

prendrait place *après* le déclin putatif de la pensée analytique : le conditionnel peut ici être descriptif (il y a un déclin de la philosophie analytique<sup>50</sup>, et la philosophie post-analytique lui succède), mais aussi normatif (il faut en finir avec la philosophie analytique, et la philosophie post-analytique peut contribuer à ce déclin). De manière plus modeste et précise, « post-analytique » peut aussi s'appliquer à des œuvres et à des trajectoires d'individus qui sortent de la philosophie analytique (et en conservant donc probablement quelque chose de cette philosophie, même lorsqu'ils en sortent). Dans son ouvrage *Beyond Realism and Antirealism: John Dewey and the Neopragmatists*<sup>51</sup>, David Hildebrand utilise l'expression « philosophie post-analytique » pour qualifier les travaux de Putnam et Rorty : tous deux seraient des philosophes « post-analytiques », mais leurs pragmatismes différencieraient au niveau de ce qu'il y a après cette phase post-analytique de leurs travaux. Le concept peut ainsi être utilisé pour désigner les œuvres de certains philosophes importants du dernier tiers du xx<sup>e</sup> siècle : Rorty, Putnam, on l'a vu, mais aussi Stanley Cavell, Martha Nussbaum, Iris Murdoch, Charles Taylor, John McDowell ou encore Cora Diamond. Pourtant, ces désignations ne sont pas le fait de philosophes *analytiques* qui disqualifieraient d'anciens compagnons de route (devenus des « traîtres »). Elles sont plutôt proposées par les commentateurs, les critiques, et les philosophes *non analytiques* (et parfois *anti-analytiques*). Le philosophe britannique Stephen Mulhall se réclame quant à lui ouvertement de cette tradition post-analytique<sup>52</sup>,

50. C'est l'orientation majeure d'un numéro de la revue « L'aventure humaine » édité par Pascal Nouvel, incluant des textes de Cavell et de Margolis, et intitulé « Le déclin de la philosophie analytique » (*L'Aventure humaine. Savoirs, libertés, pouvoirs*, PUF, 9/1999).

51. David Hildebrand, *Beyond Realism and Antirealism: John Dewey and the Neopragmatists*, Nashville, Vanderbilt U.P., 2003.

52. « Post-Analytic Philosophy. In Conversation with Stephen Mulhall », in Julian Baggini et Jeremy Stangroom (ed.), *New British Philosophy. The Interviews*, Londres, Routledge, 2002.

si du moins on l'entend comme englobant les philosophes qui, en étant initialement issus de la tradition analytique, ont remis en question certains de ses présupposés fondamentaux, en soulignant ses égarements et son appauvrissement quand il s'agit de penser des questions fondamentales morales ou existentielles, et l'ont surtout amenée à fréquenter de nouveaux territoires : nouvelles questions, nouvelles méthodes, nouveaux auteurs, nouvelles traditions (étrangères, ou pré-analytiques). « Post-analytique » marque ainsi à la fois une *provenance* (de la philosophie analytique) et un *dépassement* ou une *émancipation* : parfois, cette trajectoire s'associe à la conviction que la philosophie analytique est en déclin, voire touche à sa fin. « Post-analytique », on l'a vu, peut désigner un fait, une réalité, ou une ère dans laquelle nous serions rentrés (à la fin de la philosophie analytique, voire ultimement à la fin de la philosophie tout court), et pas seulement un projet ou un idéal normatif porté par un individu ou par un collectif. Et même si l'on en reste à l'idée d'un projet qui ne présupposerait pas une fin actuelle de la philosophie analytique, « post-analytique » peut signifier différentes choses : une poursuite *révisée* voire *radicalisée*<sup>53</sup> de la tradition analytique, son extension (buts, ressources...), sa transformation, un retour en arrière (vers le pragmatisme, vers le transcendantalisme), ou un *tournant*. C'est seulement en ne voyant pas ces ambiguïtés que l'on peut penser que, Rorty<sup>54</sup>, Cavell,

53. Voir George Graham et Terry Horgan, « Southern Fundamentalism and the End of Philosophy », *Philosophical Issues* 5, p. 219-247 : les auteurs plaident pour la nécessité d'une métaphilosophie *post-analytique*, qui consisterait à radicaliser le naturalisme qui nourrit encore timidement l'analyse conceptuelle.

54. Signalons en passant que, contrairement à ce que l'on croit parfois, on ne trouve pas ce concept de « post-analytique » chez Rorty (on trouve plutôt des adjectifs comme « postpositiviste » ou « postphilosophique ». Voir l'introduction de *Conséquences du pragmatisme*). Cependant, la fin de l'introduction de l'anthologie *The Linguistic Turn* (1967) marque pour certains la naissance de l'*idée* de philosophie post-analytique, bien avant l'émergence du concept : Rorty – formé dans le giron analytique – voit le *linguistic turn*

Putnam ou Quine seraient tous post-analytiques *de la même manière*. Ces ambiguïtés du post-analytique ne sont au demeurant pas sensiblement différentes de celles qui accompagnent ou ont pu accompagner les multiples *post-ismes* qui sont apparus au xx<sup>e</sup> siècle (post-marxisme, post-structuralisme, post-modernisme, post-industrialisme, post-colonialisme, post-histoire...) : la conviction qu'une époque ou une idéologie touche à sa fin et qu'elle est à dépasser, tout en renonçant à l'idée de progrès ou de progression par rapport à cette fin, se retrouve dans ces mouvements, et justifie, pour le philosophe allemand Herbert Schnädelbach, que l'on parle de *post-avant-gardisme* pour désigner le rapport qu'entretiennent ces mouvements à l'histoire et au contemporain. L'avant-garde philosophique aujourd'hui, écrit Schnädelbach, est le post-avant-gardisme<sup>55</sup>.

L'idée de provenance peut faire sens lorsqu'il s'agit de qualifier des œuvres individuelles, mais devient peu pertinente lorsque le concept « post-analytique » s'applique au pragmatisme. Parler de « pragmatisme post-analytique » pourrait supposer qu'il y a eu un pragmatisme *dans* la tradition analytique, dont il devrait se désolidariser. Pour éviter cette ambiguïté, le pragmatisme pourrait être post-analytique dans la mesure où il contribuerait au dépassement ou au déclin de la philosophie analytique : il estimerait que la tradition (les problèmes, les méthodes, les thèses) analytique est dépassée (ou à dépasser), et que les problèmes philosophiques concernant la connaissance, la vérité, l'expérience ou les valeurs peuvent et doivent être abordés (et éventuellement déconstruits) à partir d'un pragmatisme *nouveau* ne faisant en fait que renouer avec les dimensions pluralistes,

---

comme le dernier avatar, voué à l'échec, de la *philosophia perennis*; son échec marquerait alors l'avènement d'une culture *postphilosophique*, et pas seulement post-analytique.

55. Herbert Schnädelbach, *Analytische und postanalytische Philosophie. Vorträge und Abhandlungen*, Francfort, Suhrkamp, 2004, p. 9.

critiques et humanistes du pragmatisme classique. Ce pragmatisme « post-analytique », ou encore « néopragmatisme », est aussi parfois appelé « pragmatisme continental », lorsque l'on estime qu'il est ou doit être assez proche, topiquement et stylistiquement, de la théorie critique, de la déconstruction, de l'existentialisme, de l'herméneutique ou de la phénoménologie (en particulier heideggerienne et merleau-pontyenne). Mais comme l'a pertinemment remarqué Joseph Margolis<sup>56</sup>, en étant souvent réduites à l'alternative Rorty/Putnam, et au débat qui a pris place entre ces deux auteurs sur le relativisme et la vérité, la réception et la compréhension du pragmatisme *nouveau* ont pu être biaisées. Un pragmatisme post-analytique serait alors aussi une manière de s'émanciper des visions et des usages du pragmatisme proposés par ces deux auteurs, peut-être encore trop analytiques dans leurs préoccupations et focalisations. À nouveau, toute l'ambiguïté du « post » apparaît : il peut s'agir de *dépasser* l'analytique, mais aussi d'en venir et, donc, d'en *conserver* des stigmates.

Prenons le temps de résumer ces nuances. L'adjectif « post-analytique » peut s'appliquer, on l'a vu, de différentes manières :

1. Il peut qualifier une phase d'une trajectoire de pensée individuelle : un auteur deviendrait « post-analytique », en *sortant* de la philosophie analytique ;
2. Il peut qualifier une phase *de la philosophie*, qui prendrait place *après* la philosophie analytique (cette dernière serait terminée) ;
3. Il peut enfin qualifier une exigence de dépassement voire de démantèlement de la philosophie analytique (cette dernière *doit* être dépassée, terminée ou encore renouvelée).

---

56. « Cartesian Realism and the Revival of Pragmatism », in William Eddington et Mike Sandbothe (eds.), *The Pragmatic Turn in Philosophy. Contemporary Engagements between Analytic and Continental Thought*, State University of New York Press, 2004, p. 223-247.